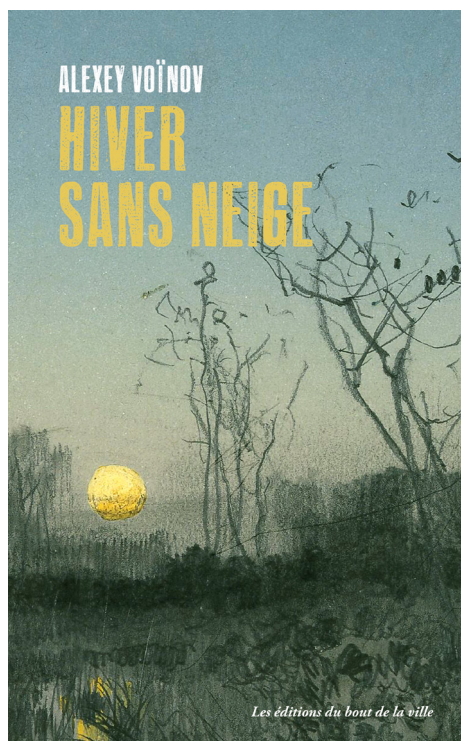


La Maison de papier

RENCONTRE-DÉBAT CYCLE LITTÉRATURE RUSSE DISSIDENTE II 21 février 2026

Éléments documentaires : Extraits de *Hiver sans neige*, Alexey Voïnov, Les éditions du bout de la ville, 2025



La vie d'Alexey bascule le jour de l'invasion de l'Ukraine par la Russie, le 24 février 2022. Comment continuer à vivre à Moscou alors que la population soutient la guerre et ses horreurs ? Il n'a d'autre choix que de partir avec son mari. Il erre des mois à travers l'Europe centrale avant de s'installer en Allemagne.

Comme nombre d'écrivains russes avant lui, Alexey Voïnov, auteur et traducteur du français (Marguerite Duras, Hervé Guibert, Charles Ferdinand Ramuz, etc.), raconte l'exil dans une langue simple et délicate. Souvenirs et anecdotes à l'humour acide s'entremêlent et éclairent la compréhension des processus profonds qui traversent la société russe.

Pas touche à la radio !

Bien des années plus tard, alors que mes parents avaient emménagé à la datcha pour de bon et que je traduisais toutes sortes de textes, j'ai pris une décision : le monde peut bien s'effondrer, moi, je me consacrerai aux livres – c'est la seule façon pour moi de rester sain d'esprit. C'est à cette période que j'ai commencé à revendre, petit à petit, les trésors de mon père, tous ces objets qu'il avait rapportés de ses voyages aux quatre coins du monde quand il était coursier diplomatique. Enfant, il avait grandi dans un baraquement : un bâtiment long, bas, délabré, qui ressemblait à une étable et dans lequel des familles entières s'entassaient. Il était si pauvre qu'il mangeait de l'herbe. Difficile à croire, mais c'est ce qu'il racontait. Il est devenu électricien et, à force d'insistance, il a arraché le consentement de ma mère qui l'a épousé. Un jour – ô miracle ! – on l'a appelé pour travailler au ministère des Affaires étrangères. C'est là qu'il a pris la grosse tête. Et c'est toujours le cas. « Simple coursier » ? Allons donc, rien à voir ! Il prenait des poses d'homme d'État : « L'esprit de corps ! L'Union soviétique ! La grandeur, l'ampleur ! » Encore aujourd'hui, il tire un orgueil démesuré d'avoir sillonné les pays avec lesquels l'URSS entretenait des relations diplomatiques.

Je me souviens de mon émerveillement, enfant, quand il énumérait les innombrables contrées qu'il avait parcourues : il déroulait à l'infini les noms de mystérieuses capitales et de pays inconnus, qui m'évoquaient chacun une couleur différente : Addis-Abeba, Côte d'Ivoire, Bujumbura, Burundi, Monaco, Burkina Faso, Reykjavik, Tirana, Vatican, Athènes, Ghana, Botswana, Liechtenstein, Pays-Bas, Luxembourg, Mexique, Nouvelle-Zélande, Norvège, Guinée et Guinée-Bissau, Bangladesh, Congo-Brazzaville, Tanzanie, Zambie, Madagascar, Lisbonne, Nicosie, Maputo... Mon Dieu ! À

genoux sur le parquet, je déchiffrais les noms imprimés en caractères latins sur les cartons qu'il rapportait de ses voyages : ils me semblaient être des formules magiques, des incantations. Quand je l'écoutais, le monde entier s'offrait à moi ! Il n'y avait plus de frontières : j'étais un citoyen du monde. « Merveilles et prodiges des contrées des nuits blanches... »

Mon père, mon très cher père, avait tout vu, tout arpenté ; c'est lui qui m'avait ouvert la voie. Ah, comme je me trompais sur lui ! J'ignorais tout des pensées chauvines qu'avaient paradoxalement éveillées en lui ses voyages. En ce qui me concernait, c'était trop tard, le « mal » était fait : l'image d'un monde ouvert s'était inscrite en moi. Le monde était à moi. Le monde était à tous.

À l'époque de la perestroïka, on imprimait tout et n'importe quoi. Mon père s'était plongé avec passion dans les écrits de Kissinger, de Henry Ford, dans *Les Protocoles des Sages de Sion*, les livres de Madame Blavatsky et des Roerich. Il s'était convaincu que l'Amérique nous était hostile et que, tout ça, c'était la faute des Juifs qui, selon lui, ne nous fichaient jamais la paix.

« Ce gars-là, tu sais ce qu'il est ? aimait-il questionner.

— Non.

— C'est un Juif ! », assénait-il alors, sûr de son effet.

Suivait généralement un silence énigmatique : il se taisait comme s'il n'y avait rien à ajouter.

Il nous bassinait tout le temps avec les mêmes histoires : celle de cette Américaine indiscrete qui lui avait demandé de retrousser ses manches pour voir si les Russes ne cachent pas une fourrure d'ours sous leur chemise ; celle de son collègue qui, un soir d'ivresse, avait été piétiné par des hippopotames ; celle du peintre Glazounov¹, avec qui il avait pris

1. Ilya Glazounov (1930-2017) est un peintre russe, connu à la fois pour ses fresques monumentales à thème historique et religieux,

l'avion et qui, sur un coup de tête, avait voulu faire son portrait... Ceux qui n'étaient pas de la famille adoraient ces anecdotes, buvaient littéralement ses paroles. Nous, nous coupons court tout de suite.

De ses missions, il rapportait toutes sortes d'objets qui transitaient par une intermédiaire, une certaine Sonia, avant d'être mis en dépôt-vente. C'était une façon de gagner un peu d'argent, car la vente directe, sans passer par le circuit officiel, restait interdite. J'ignorais tout de ces combines, mais j'adorais Sonia. Elle était belle, élégante, parfumée... et juive, si je ne me trompe pas.

Quand tous deux – père et mère – se sont retirés des affaires, j'ai commencé à vendre tout ce qui n'avait pas été refourgué à tante Sonia. L'essor d'Internet tombait à pic. J'ai dû m'improviser expert en bijoux et masques africains, et ce pour deux raisons.

D'une part, il fallait bien que je trouve un moyen de gagner ma vie. En Russie, le meilleur traducteur touche 100 euros par feuille d'auteur, soit 3,75 euros pour 1 500 caractères. En France, pour le même volume, on paie en moyenne 22 euros, en Italie, 18, etc. Six mois de travail sur les *Mémoires de Balthus* m'ont rapporté 600 euros. D'autre part, j'étouffais sous ce bazar dont nous ne nous servions jamais. Ma mère l'entassait simplement dans les placards. Un jour, je lui ai demandé pourquoi elle n'utilisait pas les rouleaux de tissu ou les services en porcelaine. Elle a répondu : « Mais ce n'est pas à moi ! »

C'est ainsi que j'ai découvert que les statuettes prétendument en ivoire n'étaient qu'un polymère habilement teinté. Quant aux petits diamants avec lesquels mon père avait

d'inspiration académique, et pour son engagement dans les milieux ultranationalistes et orthodoxes conservateurs, fréquentés par l'extrême droite russe et internationale.

projeté de faire une parure pour ma mère – ils sont restés dans une enveloppe et elle est morte sans jamais les porter ; d'ailleurs, elle n'a jamais porté de bijoux – ces diamants, en réalité, ce n'était que du verre de bouteille. Six bijoutiers, les uns après les autres, me l'ont confirmé. Mon père, lui qui croyait tout savoir, s'était donc fait royalement entuber. Aujourd'hui encore, il est persuadé d'être un fin connaisseur, bien qu'un jour, excédé par ses grands airs, je lui ai jeté à la figure l'histoire des diamants. Ça n'a pas eu le moindre effet ; il s'est contenté de garder le silence, comme d'habitude.

Au milieu de tout ce bric-à-brac, il y avait un petit poste radio portatif qui, même à l'époque soviétique, valait si peu qu'on ne se pressait pas pour le revendre. Mon père le conservait. Il disait que ça pourrait toujours servir en cas de guerre. « Mais quelle guerre, papa ? ... — La guerre ! Quand ils viendront nous attaquer, qu'ils couperont l'électricité, tu feras comment pour écouter les infos, hein ? Alors ne touche pas au poste ! »
Je l'ai foutu à la poubelle, bien sûr. Et ce n'est que le...

24 février 2022

que cet objet s'est rappelé à moi.

Ce matin-là, à peine réveillé, je me suis traîné jusqu'à la cuisine pour me faire un thé. Depuis le couloir, mon mari Mark m'a lancé :

« T'es sûr de pas vouloir te recoucher ? »

J'ai tout de suite senti que quelque chose clochait.

« Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ? »

— Kyiv, Kharkiv, Odessa, Mykolaïv... Ils bombardent partout. »

Mes jambes ont flanché. Je me suis appuyé contre le mur pour ne pas m'effondrer. « Opération militaire spéciale » : la hideuse combinaison de ces trois mots emplissait la pièce. « Opération », cela signifiait qu'il n'y avait pas d'attaque, seulement une « opération » comme on en fait souvent en médecine. Quand on opère l'appendicite, on découpe la chair en trop, et voilà – c'est ça, une opération. Là, c'était pareil, sauf que c'étaient des gens qui étaient en trop.

J'ai erré dans l'appartement dans un état second, hébété. Apparemment, j'ai marché jusqu'à la cuisine. Apparemment, je me suis assis. Est-ce que j'ai fini par me verser ce thé ? J'étais gagné par un étrange engourdissement comme je n'en avais jamais connu. Cette sensation m'a possédé pendant plusieurs jours.

Je ne savais pas quoi faire. Je suis sorti. Je m'attendais à voir des visages en larmes, assombris par la tristesse. Dans la rue, tout semblait normal. Le ciel ne s'était pas effondré. Les gens allaient et venaient.

Je suis tombé sur un petit vieux, puis sur un autre, et ainsi de suite. Chacun des petits vieux qui croisaient mon chemin

était muni d'un poste de radio soviétique bon marché qui crachait à plein volume : l'un collait le sien à son oreille, l'autre le portait en bandoulière en promenant son chien... J'avais soudain l'impression d'avoir été jeté dans l'univers absurde d'une pièce de Daniil Harms. Tous prenaient l'air affairé, concentré, comme s'ils venaient d'être mobilisés pour une mission qu'ils avaient attendue toute leur vie. Seul hic : personne ne les attaquait, c'était eux qui attaquaient. Cinq minutes à pied jusqu'à la poste. Cinq postes radio croisés en chemin.

À cette époque, je cultivais un tas de fleurs chez moi, et il m'arrivait d'en vendre. Ça ne me rapportait pas grand-chose, l'argent pour les cigarettes, disons. Ce jour-là, je suis allé à la poste pour expédier un colis de plantes qu'un client m'avait commandé la veille, aussi insensé que ça puisse paraître. J'essayais de me convaincre que peu importaient les circonstances, le devoir primait : les végétaux devaient être envoyés. En arrière-plan, l'idée de m'enfuir germais : il fallait partir, au plus vite ! Mais où ?... Non, d'abord envoyer le colis.

Une femme se tenait devant moi dans la file d'attente. Le genre de femme qui pense que la terre entière s'intéresse à ce qu'elle a mangé au petit-déjeuner. J'écoutais malgré moi ce qu'elle racontait à l'employée de la poste :

« Eh bien moi, je me suis acheté un climatiseur... »

Vraiment, comme si c'était le moment de parler de ça ! Il n'y a rien de plus urgent à discuter ? ai-je pensé.

« Oui, dès qu'ils sont entrés, j'ai tout de suite commandé un climatiseur ! »

C'est là que j'ai compris. Dès que *les soldats russes* étaient entrés en Ukraine, elle s'était ruée sur Internet pour acheter un climatiseur, pour anticiper sur la flambée des prix. Elle continuait de jacasser, jacasser, et moi, j'étais de plus en plus glacé. Je savais que ce dialogue resterait gravé dans ma mémoire jusqu'à la fin de mes jours.

J'ai ensuite eu l'idée idiote d'aller retirer du liquide. Je me suis dirigé vers la banque avec la conviction que, si tout le monde faisait comme moi, la guerre s'arrêterait net. Pas un sou pour cet État sanguinaire ! Si tout le monde retirait ses économies maintenant, la Russie n'aurait plus d'argent pour faire la guerre. Le pays serait à sec.

Il y avait foule à la banque. Tout le monde s'attendait à une dévaluation du rouble et redoutait que les retraits soient suspendus. Il y avait un type en tenue de motard qui hurlait à la cantonade : « Mais regardez-moi ces crétins, ces idiots finis ! Une belle bande d'abrutis ! C'est comme pendant le Covid, vous paniquez pour rien. Personne ne va toucher à votre fric et, dans deux jours, vous pourrez tout récupérer ! Il ne se passe rien de grave ! » Peu de temps après, les retraits en espèces ont été plafonnés à dix mille roubles. Ça n'a rien changé parce qu'à ce moment-là les distributeurs étaient déjà vides.

Finalement, je n'ai pu retirer qu'une somme dérisoire de mon compte. Tant bien que mal, je suis rentré chez moi. Pour moi, une seule chose était sûre : il n'y avait plus d'avenir. L'avenir était fini.

Grozev

Je regardais les infos en permanence. Je regardais et je ne comprenais pas : comment pouvait-on parler de ces événements avec autant de calme ? Sur les chaînes d'État, les présentateurs adoptaient un ton posé comme si tout allait bien. Ils parlaient avec morgue et suffisance : « Une guerre ? Quelle guerre ? C'est une broutille ! » Je ne me rendais pas compte que c'était justement de la propagande de guerre, au sens strict du terme. En revanche, sur TV Rain et Écho de Moscou, les présentateurs semblaient horrifiés – et, en effet, l'horreur était évidente.

Je regardais les infos sur YouTube, en boucle, sans rien comprendre. Une seule chose devenait claire pour moi : il fallait partir de toute urgence. Mais comment ? ... Si je ne trouvais pas de réponse, c'était *donc* que je devais rester. Et si je devais rester, c'était *donc* que ça allait s'arrêter rapidement.

Ce ne sont pas les bombardements qui se sont arrêtés mais les infos. Écho de Moscou a cessé d'émettre, et TV Rain a dû fermer. Chaque jour, nous entendions de nouveaux noms de personnalités qui avaient quitté la Russie. Comment parvenir à prendre une telle décision quand on ne comprend rien à ce qui se passe ? Sur quoi devais-je m'appuyer ? Les influenceurs annonçaient que YouTube serait bloqué sous peu.

Dès les premiers jours de la guerre, mes amis français, même ceux qui ne m'avaient pas écrit depuis longtemps, m'ont envoyé des messages : « Comment vas-tu ? », « Que se passe-t-il ? », « Viens chez nous ! ». Comment j'allais ? Quelle drôle de question ! Personne ne bombardait la Russie, alors qu'est-ce que je pouvais répondre ? Que l'avenir n'existait plus ? Que je ne pourrais plus jamais aller à l'étranger ni regarder qui que ce soit en face, en France ou ailleurs ? Que je

ne traduirais plus jamais rien, que la possibilité même de traduire avait disparu ? Qu'il n'y avait plus d'avenir pour Mark non plus, lui qui rêvait d'intégrer une université européenne après le conservatoire ? Que la Russie était maudite ? Qu'elle en paierait le prix pendant des siècles ? ... Pendant ce temps, un à un, les vols disparaissaient du tableau des départs. On ne nous laisserait pas partir. Pas d'exil, pas d'issue.

Au lieu d'agir, au lieu de fuir tant qu'il en était encore temps, je restais planté là, fébrile, à répondre un peu hargneusement à mes amis français alors qu'ils n'y étaient pour rien. Ils se sont fatigués assez vite. Ils ne tenaient pas le choc face à une telle avalanche d'événements terrifiants : aujourd'hui, on a bombardé ici, là et là-bas ; une énième loi vient d'être votée ; la mobilisation générale va être annoncée d'un jour à l'autre, etc. Ma vieille copine Camille n'arrivait plus à encaisser mon désespoir. Elle s'est mise à m'envoyer des photos de fleurs, de parcs, de sa famille que j'aimais beaucoup, surtout Jean-Marc, son père.

Quelque chose s'est enfin éclairci en moi lorsque je suis tombé sur une interview de Christo Grozev, un journaliste d'investigation. Il réussissait là où j'échouais, il parvenait à structurer les faits : l'État russe change de cap politique ; son but est d'anéantir le gouvernement ukrainien et de soumettre l'Ukraine ; la Russie va fermer ses frontières ; à l'intérieur, la répression va devenir implacable ; tout le monde va être enrôlé d'une façon ou d'une autre ; partir ne sera bientôt plus une option ; le pays va se couper du monde et mener d'autres guerres contre la Pologne, les pays baltes, etc.

Ce soir-là, j'ai fait une première crise d'angoisse. Je ne me suis pas effondré par terre, je n'ai pas sangloté, mais j'ai ressenti exactement ce que je ressentais enfant quand je comprenais tout à coup que la mort serait inévitable et que j'essayais de concevoir cet infini où je n'existerais plus. J'avais

l'impression d'étouffer et d'avoir été piégé. Il n'y avait rien à faire. Il ne me restait plus qu'à subir les événements sans espérer infléchir leur cours, qu'à assister impuissant à ce moment de bascule imposé par une volonté démente. Le sentiment d'irréversibilité me terrifiait.

Les mots de Grozev m'avaient frappé comme une évidence. Oui, cela se passerait comme ça : guerres, torture, camps, tout ce que, depuis la perestroïka, on avait pris l'habitude d'appeler *sovok* – la « Soviétie ». Le terme m'évoquait cette infinie, infinie étroitesse d'esprit, interminable cauchemar de mon enfance et de mon adolescence. Je suffoquais rien que d'y penser. Dans la panique, je me suis agrippé aux rebords de mes étagères où étaient rangés des dizaines de petits pots contenant des violettes rares aux noms évocateurs : Diamant Tiffany, Perle du Nil, Métagalaxie, Bételgeuse, Luxe de Venise, Rose anglaise, Sorbet aux myrtilles, Enfant solaire, Comte gris, Pays heureux, Ciel de diamants... Je suffoquais.

Là, je me suis dit : je mets les plantes dans des sacs-poubelles et je les jette dehors. Je vais faire des allers-retours toute la nuit entre l'appartement et les bennes à ordure, tant pis pour le froid. Et demain à l'aube, on part... Où ça ? Au Kazakhstan ? Est-ce que c'est même encore possible ? D'ailleurs, pourquoi perdre du temps à me débarrasser des plantes ? Puisqu'on doit partir le plus vite possible, elles peuvent bien crever ici. Les questions se sont alors mises à fuser les unes après les autres. Combien d'argent avons-nous ? Combien de temps allons-nous rester à l'étranger ? Et que faire du chien ? Il avait déjà fait des crises qui ressemblaient à de l'épilepsie. Il allait mourir sur la route, j'en étais sûr. Fallait-il le laisser à mon père ? Pour toujours ?...

De retour sur le toit

Il nous a fallu dix jours avant de mettre le nez dehors. J'avais besoin de sortir de cette inertie dans laquelle je m'étais enfermé. Je ne mangeais plus, à part quelques aliments liquides que je me forçais à avaler – des soupes déshydratées Knorr, de la bouillie d'avoine en sachet. Verser de l'eau bouillante était la seule chose dont j'étais encore capable en cuisine.

Comment s'en sortaient-ils, là-bas, sous les bombes ? Comment savoir ce qu'ils vivaient ? Ces questions ne me laissaient pas de répit. Je savais bien peu de choses, mais j'essayais d'imaginer ce qu'ils enduraient. Parce qu'ils étaient du côté de la vérité et défendaient leur terre, je ne doutais pas que, d'une certaine façon, ils tenaient mieux le choc que moi. La seule chose dont j'étais sûr c'est que, bien que mon pays n'avait pas été envahi, je n'étais plus chez moi ici.

J'ai eu une deuxième crise peu après. Elle a commencé après que le minable qui nous servait de président – j'ai eu la bêtise d'écouter son allocution à la télévision – a annoncé que l'arsenal atomique était placé en alerte maximale. Mark s'est mis à faire les cent pas dans l'appartement. « Tu veux mourir dans une guerre nucléaire ? » Il ne supportait plus mon indécision. Mais comment vivre dans un autre pays, comment seulement poser le pied sur une autre terre, quand on porte en soi le sentiment inextinguible de la honte ?

J'avais encore du mal à m'imaginer partir, mais Mark a pris l'initiative de lancer les démarches. Il s'est rendu chez le vétérinaire pour faire vacciner le chien et obtenir les certificats sanitaires nécessaires en cas de départ. Il fallait pas mal de temps pour obtenir les documents, alors autant les demander sans tarder. Nous nous sommes rendu compte que tout le

monde faisait pareil. Il y avait la queue chez le vétérinaire. Chacun venait faire les papiers pour pouvoir emmener ses animaux à l'étranger. Une infirmière lui a demandé :

« Vous savez où vous partez ? »

— ... En Géorgie. »

Les résultats de la prise de sang mettraient un mois à arriver. Un mois ! J'ai pensé. Mais dans un mois, ce ne serait sûrement plus possible de quitter le pays !

Quant à moi, je m'obstinais à réaliser des tâches absurdes. Je n'ignorais pas qu'il serait bientôt impossible de partir, mais je continuais de prendre tout mon temps pour préparer l'appartement, dans le cas où nous voudrions le louer. Il fallait tout vider. Je posais des annonces en ligne : je vendais des moules pour les gâteaux de Pâques, je refilais gratuitement de vieux missels (depuis l'allocution de ce patriarche qui avait osé bénir une soi-disant guerre de libération, je ne pouvais plus garder de tels objets chez moi), je vendais des violettes à vingt roubles et j'en donnais certaines. Les gens défilaient. Certains jours, cinq ou six personnes sonnaient. Quand c'était gratuit, ils prenaient, sans poser de questions : appétit du Russe pour la gratuité.

Il y avait une autre difficulté : Mark n'obtiendrait pas son diplôme avant juin et nous n'étions qu'en mars. Allions-nous partir ? Si oui, où ? Nous avons fait « apostiller » nos documents – une formalité dont les Européens ignorent l'existence. J'ai demandé un duplicata de mon diplôme universitaire que je n'avais jamais songé à récupérer. Il ne m'aurait servi à rien, n'ayant jamais travaillé dans mon domaine de spécialité, la « bibliologie » (à quels boulots est-ce donc censé préparer ?). C'est donc vingt ans plus tard que j'ai finalement reçu ce bout de papier. À l'université aussi, il y avait la queue : les gens faisaient tous refaire leurs attestations d'études. *Nous suivions la voie de toute chair.*

Nous avons contacté des amis qui avaient eu la clairvoyance de partir des années plus tôt pour la Nouvelle-Zélande.

« Vous savez si c'est possible d'emmener un chien là-bas ? ... »

Lorsque nous appelions en France, on nous demandait si nous pouvions prouver que nos vies étaient menacées. Nous avons pris des rendez-vous payants avec des Russes installés au Portugal et en Espagne.

« Quels diplômes sont reconnus là-bas ? Peut-on y reprendre des études ? »

— De la musicologie ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— La spécialité de mon mari.

— De votre mari ? »

Il nous arrivait encore de sortir le soir. Nous allions jusqu'à un microquartier de logements neufs que nous appelions entre nous « l'Europe ». Tout y avait l'air différent, plus propre, plus calme. Cela ressemblait moins à Moscou qu'à Berlin ou à Berne. Dans les cafés, les gens, attablés, buvaient et mangeaient. Nous passions devant eux sans ralentir. La neige tombait dru. Le printemps était là pourtant. On s'asseyait sur les balançoires du square, face à face, chacun la sienne. Ce soir-là, Mark m'a pris en photo avec son téléphone et a envoyé l'image à nos amis Filipp et Tioma. Tioma a répondu qu'il s'inquiétait pour moi. Pourquoi ? Ça se voyait tant que ça, que je n'allais pas bien ? En deux mois, j'avais perdu quinze kilos.

Quelques jours après le début de la guerre, je suis tombé sur un post Facebook – désormais organisation terroriste en Russie¹ – d'un ami vivant à Dnipro, en Ukraine : « Vous savez que j'adore la peinture ! Alors voilà ce que j'ai fait »

1. Depuis mars 2022, les autorités russes ont classé Meta Platforms Inc. (maison mère de Facebook et Instagram) comme « organisation extrémiste », interdisant ses activités en Russie. Cette désignation impose aux médias russes de mentionner ce statut lors de toute référence à ces plates-formes.

aujourd'hui. J'ai pris un seau, je suis monté sur le toit, j'ai tout repeint ! » Je n'ai pas tout de suite compris où il voulait en venir. D'un coup, j'ai compris : il avait recouvert de peinture les croix dessinées sur le toit d'un bâtiment, qui servaient de repères pour les bombardiers russes.

Il n'y a pas si longtemps, lui et moi avions travaillé ensemble sur des sous-titres de films de Marguerite Duras. Moi, je faisais la traduction, lui s'occupait de l'intégration à l'image. C'était un passionné de cinéma, il avait toute une équipe de rédacteurs et son propre magazine en ligne. À côté de ça, il enseignait à l'université des sciences et technologies. Ce toit, c'était celui de l'université.

L'imperméable orange

Je continuais de recevoir des messages de Camille, mon amie française : « Écris, Alexey. Écris. Mange, dors, prends soin de toi et écris tout ça. » Je n'y arrivais pas. Je ne parvenais même pas à marcher, alors écrire... Je restais allongé, j'inspirais profondément. Je voulais oublier, tout oublier, effacer tout ça de ma mémoire. Entre des photos d'anémones, de son chien ou d'une exposition archéologique à Arles, Camille insistait : « Écris, écris, Alexey. »

Mais écrire quoi ? Je n'allais quand même pas rédiger des rapports ni énumérer les lieux touchés ou épargnés par les obus ? Est-ce que je devais raconter comment le bombardement inopiné d'une école maternelle est devenu, dans la bouche de ce vampire de Konachenkov¹, la « destruction stratégique d'un centre décisionnel » ? Parler de ces communiqués officiels selon lesquels les Ukrainiens inoculent des maladies aux oiseaux pour les envoyer en Russie et prévoient d'attaquer avec des moustiques contaminés ? Eh bien, qu'ils attendent au moins de se faire piquer avant de larguer une bombe atomique ! Fallait-il vraiment consigner de telles absurdités, seulement pour qu'on ne les oublie pas ? Nous savons que nous ne les oublierons pas. Elles sont déjà partout, diffusées en boucle. Ce ne sont pas des rumeurs. Ce sont des communiqués officiels du ministère de la Défense russe.

Quant à écrire mes états d'âme... De quel droit ? Au regard de ce qui se passait en Ukraine, ma douleur avait quelque chose d'indécent. De toute façon, ce n'était pas à moi d'écrire

1. Igor Konachenkov (né en 1966) est un général russe, porte-parole officiel du ministère de la Défense de la Fédération de Russie depuis 2011, connu pour ses interventions médiatiques diffusant la communication militaire et la propagande officielle, notamment pendant l'invasion de l'Ukraine en 2022.

sur la guerre, mais à eux. Ils écrivaient déjà d'ailleurs, jour après jour, et ils continueraient, sans nul doute.

Grâce aux images de la guerre qui circulaient sur Internet, les Ukrainiens avaient déjà réussi à identifier de nombreux visages de Russes envoyés sur les lignes de front. Quand viendrait l'heure de les juger, chaque nom serait retrouvé, chaque photo pourrait être authentifiée. Il m'arrivait de demander à Camille si elle avait vu telle ou telle image diffusée sur les réseaux sociaux. « Mais Alexey, il y aura bientôt des milliers et des milliers de photos ! Comment savoir d'où elles sortent ? » Le doute que formulait Camille était précisément celui que la propagande cherchait à instiller en nous. Cette méthode est vieille comme le monde : on vous donne une goutte de vérité pour pouvoir vous faire avaler un flot de mensonges. « Ces images de la guerre sont des *fakes* produits par l'Ukraine ! » La propagande russe essayait de faire croire que c'était en réalité les Ukrainiens qui commettaient toutes les atrocités. « Et si ce n'était pas vrai ? Et si c'était une mise en scène ? », insinuaient-ils. Cette tactique avait pour but de semer le doute parmi ceux qui étaient encore contre la guerre. « Les Russes ne faisaient que se défendre. » Oui, c'est ça... À partir du moment où vous avez envahi une terre qui n'est pas la vôtre et amorcé la guerre, ces débats n'ont plus aucun sens. Toutes les horreurs à venir pèseront sur la conscience de celui qui a bombardé le premier, de celui qui va jusqu'à enlever des enfants et raconter que leurs parents sont des criminels mais qu'heureusement leurs gentils tontons russes sont là pour les sauver et leur apprendre leur « langue maternelle ».

Je n'ai pas vu les images de Boutcha. Mais j'ai lu leur description. Je savais que si je les regardais, je serais pétrifié d'horreur et il me serait impossible de trouver la force d'agir. Or il le fallait, au moins pour Mark. Mais j'ai vu une vidéo tournée dans un endroit dont j'ignore le nom. La vidéo montrait

des corps qu'on jetait dans une immense fosse commune. Quelqu'un avait filmé la scène en contre-plongée. Sur une pente sablonneuse, les soldats balançaient des corps. J'ai remarqué celui d'une jeune femme en sous-vêtements, les mains liées dans le dos. On voyait les soldats la pousser, son corps tombait, tournoyait dans les airs, s'écrasait sur les autres corps. Cette vidéo se rembobinait automatiquement – encore et encore : les soldats poussaient la jeune fille, elle tombait à nouveau... J'étais figé devant l'écran : était-ce bien des humains qui faisaient cela, qui faisaient basculer ces corps ? Des êtres humains ? À force de visionner la vidéo, je ne voyais plus la jeune femme, seulement le mouvement hypnotisant du corps qui roule. Une partie de mon cerveau s'accrochait à ce mouvement comme s'il voulait y voir un signe de vie. Ce corps était pourtant aussi mort que ceux qui gisaient inertes au fond de la fosse. Il y avait là-bas, au fond de la fosse, parmi les autres, un jeune homme élancé, en jean et imper orange, impeccable. C'est fini pour lui, fini pour elle, fini pour chacun d'eux.